ont provoqué des effets tout opposés à ses plans. Il voulait faire de sa monarchie un Etat centraliste et dut céder devant l'insurrection de la Hongrie. Il voulait donner aux nations mourantes en Autriche le coup de grâce par des procédés violents et provoqua par ces procédés mêmes leur renaissance nationale ; il voulait supprimer d'un seul coup la question irritante des luttes nationales par des ordonnances et lois, et il ne fit par là que déchaîner les passions et assurer la durée de ces luttes à l'avenir ; il voulait résoudre d'un seul coup la question des langues et il a contribué à en faire un problème presque insoluble.

Les théories du despotisme éclairé, dont il s'était fait l'ardent propagateur, provoquèrent un mouvement politique et national, dont le premier effet fut de rendre désormais irréalisable cet Etat autrichien unitaire et centralisé qu'il voulait. La politique de Marie-Thérèse et celle de Joseph II, présentent donc une certaine contradiction. Marie-Thérèse, poussée plutôt par les événements et l'évolution historique, se laisse guider par elle et la suit, Joseph II, lui, veut accélérer les choses, veut les brusquer et foule ainsi aux pieds les traditions et coutumes, les instincts profonds de l'âme nationale et renverse tout ce qui restait encore des anciennes institutions.

Joseph II a commis une faute qui devait lui être fatale. Il a pris les idées de l'absolutisme éclairé trop au sérieux et a voulu réaliser ses rêves même contre ceux qui avaient été, depuis des siècles, les soutiens les plus dévoués des Habsbourgs : la noblesse et l'Eglise catholique. Tant que le centralisme ne